

Article d'opinion :

## **Soutenons la science, un impératif pour la santé mondiale.**

**Jamais la science n'a sauvé autant de vies, et jamais elle n'a été autant remise en question. Dans un contexte où les risques sanitaires deviennent mondiaux, la soutenir n'est plus une option, mais une urgence. La Journée mondiale de la santé 2026, placée sous le thème « Unissons-nous pour la santé. Soutenons la science », nous rappelle une vérité essentielle : investir dans la science, c'est renforcer notre sécurité collective.**

**Le Cameroun, à l'instar de la communauté internationale, est ainsi invité à renforcer son engagement en faveur de la science, de l'innovation et de la promotion de la confiance, afin de consolider les bases d'un système de santé résilient et protecteur pour l'ensemble de la population.**

À l'heure où les crises sanitaires, climatiques et sociales se multiplient — de la pandémie de COVID-19 à la résistance aux antimicrobiens, en passant par les épidémies d'Ebola — une vérité s'impose : la santé mondiale repose fondamentalement sur la science. Loin d'être un slogan ou une affirmation réservée aux spécialistes, il s'agit d'un constat concret. Sans recherche scientifique, sans données fiables, sans innovation médicale et organisationnelle, les systèmes de santé vacillent et les progrès vers un accès équitable à des soins de qualité pour tous sont compromis.

Pourtant, cette évidence est de plus en plus mise à rude épreuve. Les rumeurs circulent plus vite que les recommandations officielles de l'OMS, les fausses informations rivalisent souvent avec les publications scientifiques en nombre de vues, et la méfiance envers les institutions érode la confiance nécessaire à toute politique de santé publique. Face à cette montée de « *l'infodémie* » et à « *l'ultracréditarisme* » — cette propension à donner son avis ou à s'exprimer avec certitude sur des sujets complexes qui ne relèvent pas de son domaine d'expertise —, défendre la science, c'est défendre un bien commun dont dépend la vie de millions de personnes. Pourtant, cette évidence est de plus en plus mise à rude épreuve.

D'abord, la science est le socle de la médecine moderne. Vaccins, antibiotiques, antirétroviraux, tests de diagnostic rapide, imagerie médicale, chirurgie mini invasive, sont, entre autres, le fruit de plusieurs années de recherche scientifique, d'essais cliniques rigoureux, de débats entre spécialistes. *Quand un enfant ne meurt plus de rougeole, ce n'est pas un miracle, c'est le résultat d'un long processus scientifique. De même, quand la mortalité maternelle recule, c'est parce que des protocoles*

*d'accouchement sécurisé sont appliqués, ce sont près de 200 000 femmes qui échappent chaque année à une mort évitable. Au total, ce sont plusieurs millions de vies qui sont préservées chaque année dans le monde grâce à des gestes simples, fondés sur des décennies de recherche et traduits en pratiques accessibles.*

Mais réduire la science à la biomédecine serait une erreur. La santé mondiale dépend tout autant de disciplines moins visibles : l'épidémiologie, la démographie, l'économie de la santé, les sciences sociales... La statistique permet de détecter une épidémie naissante, des études d'impact révèlent l'efficacité des politiques de santé et orientent les décisions, les enquêtes de terrain renseignent sur les rapports des populations aux services de santé. La science, ici, n'est donc pas un luxe académique mais une nécessité pour orienter des choix budgétaires, cibler les priorités, et éviter de gaspiller des ressources rares dans des interventions inefficaces.

Ensuite, la science est la seule réponse crédible à la mondialisation des risques sanitaires. Un virus détecté dans un marché local peut traverser les frontières et se répandre à plusieurs continents en quelques heures. Une bactérie résistante aux antibiotiques dans un hôpital mal équipé peut devenir une menace planétaire. Face à cette réalité, des réseaux de surveillance, des laboratoires capables de séquencer des génomes, des modèles mathématiques pour anticiper la propagation d'une épidémie, des protocoles internationaux de réponse rapide s'avèrent nécessaires. Tout cela appartient à l'univers de la science. Sans cette infrastructure de connaissance partagée, la « santé mondiale » n'est qu'un slogan creux.

La dépendance de la santé mondiale à la science se manifeste aussi dans le lien, désormais impossible à ignorer, entre santé humaine, santé animale et environnement. Pollution de l'air, qualité de l'eau, déforestation, changement climatique : autant de facteurs qui modifient la carte des maladies, favorisent l'émergence de nouveaux agents pathogènes, aggravent les crises nutritionnelles. Là encore, seule une approche scientifique – celle dite « One Health », qui relie santé humaine, santé animale et environnement – permet d'anticiper et atténuer ces risques sanitaires. . Les zoonoses (maladies qui passent de l'animal à l'homme) ne se combattent pas par des slogans, mais par des systèmes de surveillance intégrés, des études d'écosystème, des politiques agricoles et d'élevage fondées sur des preuves.

On pourrait objecter que la science seule ne suffit pas. C'est vrai ! Elle ne remplace ni la volonté politique, ni la justice sociale, ni les choix éthiques. On peut disposer des meilleurs vaccins du monde et avoir pourtant des populations entières sans accès à la vaccination. On peut avoir des recommandations nutritionnelles parfaites, et observer des familles condamnées à la malnutrition du fait de la pauvreté. La science ne décide pas de la répartition des richesses, elle n'arbitre pas les rapports de force géopolitiques. Elle

donne des évidences et laisse ensuite les sociétés, transformer ces connaissances en politiques justes.

Mais c'est précisément là que se joue l'enjeu actuel : nous assistons à une tension croissante entre des savoirs scientifiques de plus en plus solides et des décisions politiques parfois hésitantes, voire contraires aux preuves disponibles. Dans certains pays, des campagnes de vaccination sont retardées pour des raisons idéologiques ; dans d'autres, la pression économique l'emporte sur les alertes relatives à la pollution ou au changement climatique. Dans ce contexte, se ranger du côté de la science, c'est faire le choix de considérer que la vie et la santé des populations doivent primer sur les intérêts à court terme.

Soutenir la science, cela signifie d'abord lui donner les moyens d'exister : budgets de recherche, formation des professionnels, infrastructures de laboratoire, systèmes d'information fiables. Mais cela implique aussi de la rendre accessible et compréhensible. Une science enfermée dans des revues payantes, écrite dans un langage hermétique, ne peut pas jouer pleinement son rôle dans la santé mondiale. La pandémie de Covid 19 l'a montré : lorsqu'on ouvre les données, lorsqu'on explique les incertitudes, lorsqu'on associe les communautés aux décisions, l'adhésion augmente. À l'inverse, lorsque la science est perçue comme une parole technocratique imposée d'en haut, la défiance s'installe.

Pour que la santé mondiale dépende réellement de la science, il faut donc une double exigence : rigueur scientifique et démocratie sanitaire. Rigueur, pour garantir que les décisions de santé publique s'appuient sur les meilleures preuves disponibles, et soient régulièrement réévaluées. Démocratie, pour que ces décisions soient débattues, expliquées, adaptées aux contextes locaux, et qu'elles tiennent compte des réalités vécues par les populations. Sans cette articulation, on court le risque d'une science instrumentalisée ou rejetée, alors même qu'elle est indispensable.

Enfin, il est temps de rappeler que cette dépendance à la science n'est pas réservée aux pays riches. Les pays du Sud, y compris ceux d'Afrique, produisent eux aussi des connaissances, innovent, adaptent les interventions à leurs contextes. La santé mondiale ne doit plus être pensée comme un flux unidirectionnel de savoirs du Nord vers le Sud. Elle doit reconnaître et soutenir la recherche locale, les solutions endogènes, les essais menés dans les contextes les plus touchés. Autrement dit, si la santé mondiale dépend de la science, elle dépend aussi de la diversification des lieux et des voix qui produisent cette science.

Nous vivons une époque paradoxale : jamais la science n'a été aussi puissante, jamais ses résultats n'ont autant amélioré l'espérance de vie ; et pourtant, jamais elle n'a été autant contestée dans l'espace public. C'est pourquoi la phrase « la santé mondiale dépend de la science » doit être comprise comme un appel, non comme une consolation.

Un appel à renforcer les systèmes de recherche, à protéger l'indépendance scientifique, à combattre la désinformation, à inscrire durablement la preuve au cœur des politiques de santé.

La santé mondiale dépend de la science, oui. Mais elle dépend tout autant de notre capacité collective à faire confiance à cette science, à la questionner sans la dénigrer, à la partager sans la déformer, à la financer sans la soumettre à des intérêts privés et à en faire un véritable bien commun, au service de tous, et pas seulement de quelques-uns.

Dr Bagayoko Magaran Monzon  
Représentant Résident  
OMS Cameroun